



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

Les femmes s'habillent aujourd'hui, en général, avec tant de goût et de grâce, les premières maisons de Paris, source d'où découlent les plus charmantes innovations, semblent tellement redoubler de génie, que tout est joli et gracieux, et que les excentricités même qu'on essaye au hasard deviennent aussitôt la mode de tel ou tel lieu où elle se produit. Ainsi, aux Pyrénées, dans une de ces résidences chéries aux baigneurs, M^{me} de C. a reçu dernièrement de Paris un costume qui réjouirait les yeux de nos grand-mères et qui a fait fureur. C'est une espèce de peignoir ajusté et flottant devant. Il est en mousseline perse, garni de deux rangs de falbalas, ceux de devant la jupe un peu étroits, allant en s'élargissant de façon à ce qu'au bas de la jupe ils soient très-hauts pour

en faire le tour. Les manches demi-longues et demi-larges, à falbalas également. Le mantelet-écharpe parait. Ces falbalas sont assujétis avec deux têtes, et l'on ne peut rien imaginer de plus antique, mais aussi de plus léger au porter. Un autre costume était tout semblable en taffetas chiné fond blanc, à *ramages roses*. Pour compléter la vérité des souvenirs, ce n'était point un col brodé au point de Venise ou au point d'arme qu'on y avait ajouté, car ce peignoir reste ouvert jusqu'à la ceinture et est décolleté à demi de la façon la plus gothique, mais une pointe d'organdi très-bouffante, avec celui en mousseline et une autre en tulle *Payan* pour le peignoir de taffetas. Il est certain que cette toilette avantagerait peu à un certain âge; mais pour des femmes brillantes de jeunesse et de fraîcheur, c'est le contraste le plus piquant et le plus coquet



qu'on puisse trouver en fait de négligé. — Il ne faut pas confondre le volant avec le falbalas; le volant, universel aujourd'hui, dont on ne peut pas se dispenser, semble à peine poser et doit voltiger au vent de la promenade et de la polka; aussi en voit-on sur toutes les robes du matin et du soir, et nous le retrouvons dans le négligé comme dans la toilette. A la mer, sur la plage, ce ne sont que robes garnies ainsi, soit en barège, en mousseline de soie, en taffetas uni et écossais, et toujours au nombre de trois pour le moins, et festonnés, brodés, garnis d'effilés ou de dentelle ou de lacets. Voici quelques toilettes d'été remarquées aux bains de mer de Dieppe, que la présence du prince de Bavière avait rendus élégants et animés. Une robe tarlatane blanche, deux jupes couvertes d'effilés de deux doigts de hauteur soie et argent. Guirlande et bouquet de corsage en verdure mêlée. — Une robe poulx de soie blanc à sept volants découpés, relevés chacun par un bouquet de géranium. — Une robe de tarlatane, deux jupes roses et une blanche entre avec volants. — Une coiffure en rubans roses et lacets d'argent posés à plusieurs rangs sur le front à la grecque. — Une robe de crêpe citron avec volants d'angleterre, la coiffure en fruits rouges. — Une crêpe vert-chou à petits volants découpés jusqu'à la ceinture, guirlande en fluxia et roses trémières. — Robe rose en taffetas couverte d'un tablier formé par de la dentelle et assujéti sur la jupe par des touffes de bluets. — Pour le matin, des robes lilas, vertes et bleu-ciel, à volants séparés par du velours de la même nuance. — Beaucoup de redingotes de mousseline blanche sur transparents de couleur, avec trois rangs de maline tuyautés et les mantelets pareils. — Beaucoup de pardessus en taffetas garnis de dentelles ou de volants découpés. — Quantité de châles de dentelle noire sortant des fabriques de Violard¹, d'une beauté remarquable comme tous les produits de cette fabrique. — Citons encore une robe en poulx de soie blanc. Le devant de la jupe en tulle bouillonné, séparé des deux côtés de distance en distance par des bouquets de raisin noir et de roses, et la coiffure pareille. C'était une ravissante garniture de fleurs

dans laquelle on apercevait bien vite l'imitable talent de Constantin¹, et qui, comme tout ce qui sort de ses ateliers, a été l'objet de l'admiration générale. Au reste, dans cette saison où les fleurs naturelles sont employées si souvent, il n'y a que celles de Constantin qui puissent rivaliser par leur finesse, leur vérité et leur fraîcheur, à tel point qu'on les mêle souvent ensemble, assemblage délicieux et qui a grand succès.

— Les capotes de tulle et de crêpe de M^{me} Dasse² triomphent partout aux eaux, par leur légèreté, la grâce de leur forme et le bon goût des ornements. Elle y pose tantôt un bouquet de fleurs exotiques aux larges pétales, ou une branche de plante grimpante et délicate de nos climats. Sur un chapeau bleu-ciel, serpente le gobéa, ou le pois de senteur; et sur une capote blanche, c'est le chèvre feuille des bois. Pour le rose, cette charmante couleur entre toutes, qui sied à toutes les physionomies, tous les âges, c'est la verdure, soit en bruyère des forêts, ou en herbe des prairies. Elle a renoncé pour les pailles du matin à l'éternel *nœud*, pour y substituer un délicieux arrangement de ruban si ingénieux et si joli, qu'il serait impossible de le décrire. D'ailleurs, la grâce s'analyse-t-elle? Et c'est par la grâce que M^{me} Dasse se distingue surtout; c'est par la façon avec laquelle elle pose une plume, elle jette une fleur, elle tourne un peu de gaze. Toutes les choses insaisissables sont comme l'esprit; on le sait, on en subit les effets, mais on ne le définit pas. Ainsi, elle a une paille de riz coupée avec de la dentelle, qui est tout ce qu'on peut voir de plus vaporeux et de plus original en même temps, et des pailles de fantaisie légères et transparentes qui sont tout ce qu'on peut trouver de plus charmant pour se garantir de l'ardeur du soleil.

— Il n'est pas besoin de dire qu'entre autres luxes des eaux, celui du mouchoir est le plus indispensable à toutes les heures de la journée. Aussi, ne sont-ce pas les femmes seulement qui tiennent à ce *cachet* d'une mise distinguée, les hommes aussi ont reconnu qu'il était de bon goût de l'adopter, et pas un homme n'oublierait de placer dans la poche de son tweed en nankin le

¹ Rue Choiseul, 2 bis.

² Rue Neuve St-Augustin, 37. — ³ Rue Richelieu, 38.

mouchoir Jockey's-Club que Chapron¹ a créé tout exprès pour la haute aristocratie de l'élégance. Un joli mouchoir et une main bien gantée établissent aussitôt une distinction facile à saisir. C'est ce qui fait que Mayer² expédie sur tous les points ses gants, dont la peau est si souple, si fine, et la coupe si heureuse. A lui aussi le privilège de toutes ces fantaisies que les femmes aiment tant, petites écharpes et cravates pour sortie du bain, tabliers coquets brodés, garnis de passementerie, de dentelle, de bouillons, et qui relèvent si bien la petite robe de barège avec laquelle on se promène dans son jardin. Toutes ces choses sont *nécessaires* dans l'ordre habituel de la toilette, et *indispensables* quand c'est Mayer qui leur a donné la grâce et le bon goût qui s'attachent à tout ce qui sort de chez lui.

CE QUE VAUT UN PREMIER AMOUR.

..... — Que dites-vous de M. Rouilhet?

— Un penseur qui ne se complaît que dans l'admiration de ses œuvres et ne daigne jamais voir à côté de lui.

— Il semble, pour vous, faire exception à cette règle d'orgueil individuel.

— Comme un peintre regarde le modèle qu'il reproduit. Je suis un de ses sujets littéraires.

— Et le vicomte de Melcé?

— Fade comme le plaisir.

— Qu'espérez-vous donc? dit, par un geste de vieille femme, la princesse Palli, cette célèbre Vénitienne dont les aventures ont eu tant d'éclat, qu'elles menacèrent de l'emporter sur les préoccupations politiques des Italiens à la fin du dix-huitième siècle.

— Vous seriez-vous contentée de tout cela? dit avec dédain M^{me} de Lancai, veuve de vingt-cinq ans, joignant à la beauté mièvre et fine d'une Parisienne de haut rang, cette langueur mélancolique qui caractérise la beauté de notre époque, éminemment tourmentée du désir de l'inconnu.

— De notre temps, la vie était si active, que l'homme le plus vulgaire acquérait, par le milieu où le hasard le jetait, une espèce de distinction à laquelle nous étions prises.

Le mouvement transformait les idées en actions; nous n'en étions pas écrasées; nous ne rêvions pas; la réalité était entourée d'un prestige qui satisfaisait nos exigences, et nous donnions le nom de bonheur à des affections spontanées qui ne mériteraient pas pour vous celui de plaisir.

— Mais si ce dont je me plains, et toutes les femmes avec moi, c'est de ce manque absolu de hasard, de cette monotonie aux régions de l'exaltation, de cet arrangement des cœurs comme s'il s'agissait de choses matérielles et inamovibles, de ce qu'enfin la marche des affaires se fait sentir jusque dans les sentiments?

— Chaque époque a son caractère; la nôtre, qui ressemble déjà à un poème épique, voulait la gloire. Toute existence était d'avance offerte à la sanguinaire déesse. L'incertitude du lendemain donnait aux amours cette fièvre insouciant qui fait la passion. On aimait toutes les femmes comme si chacune d'elles devait être la dernière. Les temps d'héroïsme et de dangers sont ceux qui nous conviennent, et nous ne régnons véritablement que lorsqu'on craint de nous perdre, dit la princesse en s'enfonçant d'un air rêveur dans un large fauteuil. Son front royal, et son regard profond et humide, seules traces d'une beauté magnifique, prirent une teinte de mélancolie, que ne manqua pas de remarquer Louisanne de Lancai, curieuse comme toute jeune femme de pénétrer dans le passé, science de l'avenir, dont tout cœur garde les vestiges. Aussi prit-elle un air câlin, et baisant la main antique de la princesse :

— Souvenez-vous tout haut, lui dit-elle.

— Je suis assez vieille pour être franche, fut-il répondu avec un fin sourire. La marquise se précipita sur la sonnette.

— Je n'y suis pour personne, Louise; baissez les rideaux. Éclairé par une lampe, ce petit boudoir de la Chaussée-d'Antin, coquet et mystérieux, était le cadre qui convenait à une histoire d'amour contée de femme à femme.

Il y a dans le cœur un souvenir qui domine tous les autres, et devient plus présent à mesure qu'on s'en éloigne : c'est celui de la première impression. Elle décide de toute la vie; telle femme qui eût été une des saintes du monde se trouve jetée dans

¹ Rue de la Paix, 7. — ² Rue de la Paix, 26.

la voie la plus folle, parce qu'à seize ans un homme sans loyauté s'est trouvé sur sa route. La législation qui condamne la vierge est une des aberrations de notre société qui a le plus de suites funestes. Vous la voulez ignorante, et la punissez d'avoir succombé à un danger inconnu ; faites des philosophes de vos filles, et le triomphe de l'homme aura été acquis après un lutte égale, qui justifiera la réprobation.

Je sortais du couvent de Santa-Maria di Spoleto ; j'avais quinze ans. Mon éducation laissait beaucoup à désirer ; mais ma vie semblait tracée d'avance. Ma mère était une douce créature, d'une beauté splendide, que la maladie ravageait lentement depuis plusieurs années. Elle s'éteignait dans son palais, au milieu de ses hochets futiles. Elle n'avait pour moi qu'une faible partie de ce peu d'intérêt qu'elle apportait encore aux événements et aux affections de la vie. Je menais une vie assez étrange. Le matin, j'allais à la messe ; on m'annonçait ensuite chez elle, elle me donnait sa main à baiser, me parlait de ma coiffure et de mon ajustement, et se retournait avec fatigue sur son canapé pour dormir après cinq minutes de conversation. Rentrée chez moi, j'étais libre le reste de la journée.

Mon père dînait avec nous une fois par mois ; nous ne le voyions pas le reste du temps. C'était un esprit subtil, qui sentait venir une décadence, et mettait sa fortune et son avenir politique à l'abri des tempêtes qui allaient changer la face de l'Italie. Figurez-vous ce que devait être dans ce grand palais, dans cette solitude dorée, en face de la mer, la vie d'une jeune fille échappée d'hier à la communauté et aux confidences du couvent. Pas une amie, pas un être à aimer, pas même un chien... un cheval.....

Il me prit un soir, à minuit, la fantaisie d'aller en mer. Piétro attendait à toute heure mes ordres, couché comme un chien dans ma gondole. J'avais l'existence naïve et quasi royale des patriciennes millionnaires.

Nous longions un canaletto qui aboutissait à une place coupée au milieu, comme elles le sont toutes, par une citerne. Je ne sais par quel caprice j'avais défendu qu'on éclairât la gondole : ce canal était sombre comme le sentier de l'éternité. Tout d'un coup

la fenêtre d'un premier étage s'ouvrit ; deux hommes avancèrent sur le balcon, portant une masse informe qu'ils balançèrent comme pour prendre un élan, et la lancèrent ensuite à l'eau ; puis la croisée se ferma, Piétro était resté d'instinct, sa rame immobile, sans faire un mouvement. Le premier moment de stupeur passé, il voulut s'éloigner ; mais j'étais attirée par une curiosité extraordinaire : il me semblait, à d'étranges tressaillements, que ma destinée était en jeu ; en même temps la générosité de la jeunesse me portait à essayer d'arracher à la mort cette victime de quelque crime mystérieux. J'ordonnai à Piétro de tenter de la sauver. Habitué à un événement plus que vulgaire alors, il refusa. J'en arrivai à prier ; et, comme il hésitait encore, j'ôtai de mon cou une croix enrichie de diamants, talisman précieux dans notre famille, qu'une foi superstitieuse obligeait nos aînés de porter, et la lui donnai. Je crois encore que ce fut la cause de mon malheur, et me demande à quel point de folie il fallait que je fusse déjà arrivée pour me défaire d'une relique qui était toute ma religion. Piétro ouvrit son couteau, et plongea avec précaution. Il s'écoula cinq siècles de minutes ; il reparut, traînant après lui un sac d'où sortait une tête si pâle, que je reculai, effrayée comme devant un cadavre.

Il me fit signe de conduire la gondole à la place, et il la suivit en nageant, soutenant toujours ce fardeau, qui, s'il eût tenté de l'y faire entrer, l'eût renversée sans doute. Quand nous arrivâmes, il était si épuisé, qu'il se coucha sans parler, me montrant par un geste le paquet qui était à quelques pas. C'était un jeune homme de vingt ans, beau comme les anges de mes rêves ; ses yeux fermés souriaient dans la mort, et de son habit de velours, coulait un flot de sang que la mer avait coagulé.

Ce qui se passa en moi eut toute la puissance d'une révélation, ce fut rapide comme l'illumination de la vie, amer comme le regret d'un bonheur perdu. Des larmes inondèrent mes joues, comme si j'eusse retrouvé mort l'homme que j'avais aimé ; je restai ainsi à genoux, immobile, en proie à ce déchirement qui succède à un lien brisé. Les rêves confus de ma jeunesse avaient pris cette forme adorable ; j'aimais



10 Aout 1846.

2203.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Coffure de Maurice Beauvais, r. Richelieu, 93. Robe d'étoffe garnie de dentelle, par la maison
 Ferrière frères, r. Mondvi, 1. Robe en tarlatanne brodé, par la M^{lle} Seymerie, r. n. des p. Champs, 30.*

Mess. S. & J. Fuller, 34, Routhbone St. London.

un homme dont je n'avais pas vu le regard, dont je n'avais pas entendu la voix. J'aimais un mort !

Le jour m'eût trouvée ainsi, sans Piéto, qui, délassé par la peur, me fit observer que nous courrions un véritable risque si les malfaiteurs nous apercevaient, et un risque non moins grand si les gens de police nous trouvaient, à cette heure, seuls avec cet homme assassiné. Je ne pouvais me décider à abandonner ce cher cadavre ; enfin, je me penchai vers lui, et le baisai au front. Un soupir, si léger qu'on eût dit le dernier effort de l'âme qu'un fil retient à la terre, répondit à cette caresse suprême. J'écoutai, haletante ; un second soupir succéda au premier. Oh ! quelle joie ! Il n'y eut plus alors, dans mon esprit, ni incertitudes, ni terreurs ; j'ordonnai à Piéto de m'aider à porter le précieux fardeau dans la gondole et de me ramener au palais. Personne ne me vit rentrer ; le blessé fut porté dans une chambre voisine de la mienne, faisant partie d'un appartement inhabité. J'achetai le silence de Piéto, et nul ne se douta du mystère que je cachais.

Vous dire les joies ardentes, les angoisses terribles de cette position, est inutile ; vous ne seriez pas femme si vous ne les devinez pas. Au bout de huit jours Francesco était hors de danger et essayait ses forces appuyé sur mon bras. Je ne savais rien de lui ; que me faisait le passé ? Son premier regard m'avait donné la vie ; le reste était oublié. Il m'appelait Maria, je l'appelais Francesco ; cela ne valait-il pas des titres de noblesse ? Le propre du premier amour, en cela si différent des autres, est de ne point s'inquiéter de l'avenir, de vivre sa vie dans le présent, sans peser ce mot terrible de l'expérience : — Après !...

Ma mère se trouvant mieux, il y eut une espèce de fête au palais ; on me para des brillants de la famille, et quand j'entrai dans le salon, je fus accueillie par un mouvement d'admiration. Le prince Palli faisait partie de la réunion. L'éclat de l'amour heureux donnait à mon front un développement, une vigueur de jeunesse épanouie qui lui fit penser sans doute qu'il ne devait point confier au hasard d'une destinée qui grondait dans le lointain, l'avenir de sa maison, car après le dîner il me demanda à mon

père. C'était un homme comme il n'y en avait que trop alors dans la jeunesse patricienne de Venise : nul avec des manières parfaites, fatigué comme un prince de trente ans, dont le regard hautain eût pu passer pour celui d'un homme de génie aux yeux d'un esprit favorablement prévenu. Je ne l'avais jusque là jamais regardé : je savais que je lui étais destinée, et il m'était aussi indifférent de l'avoir pour mari qu'un autre. Une inquiétude secrète fit que je m'occupai de lui. Il échangeait avec mon père, dans l'embrasure d'une des portes du balcon, des regards qui me désignaient. Mon cœur se serra. La soirée était avancée ; dix fois déjà j'avais manifesté l'intention de me retirer ; ma mère me retenait d'un regard. Elle était assise dans un grand fauteuil à quelques pas du balcon ; ses mains diaphanes et sa pâleur la faisaient ressembler à une statue ; elle souriait insoucieusement. Il y avait dans sa beauté une mansuétude qui me donna pour elle un élan de cette tendresse infinie que je n'avais guère eu l'occasion de développer ; j'allai m'asseoir à ses pieds et je lui dis tout bas :

— Je t'aime !

Elle parut étonnée, et m'envoyant un charmant sourire, moins de mère à fille que de femme à femme, elle se mit à jouer avec les boucles de mes cheveux.

— Votre fille sera dans trois jours princesse Palli, mon amour, vint dire mon père ; toutes ces joies achèveront de rétablir votre santé. Et il s'éloigna sans attendre de réponse.

— Entends-tu ? dit ma mère. Je levai sur elle un regard éperdu.

— Sauvez-moi !

— Est-ce qu'il te déplaît ?

— Ma mère, feignez d'être plus souffrante, rentrez chez vous, je vous en conjure ; j'ai besoin de vous parler, écoutez-moi, il y va de ma vie !

— Mon Dieu, mon enfant, tu m'effraies ; ne me regarde donc pas avec ces yeux désolés ! je ferai ce que tu voudras, sois tranquille. Monte chez toi pour te remettre ; une de mes femmes ira te chercher dès que je serai libre de te recevoir. Va, enfant : tu es belle et jeune, voilà le principal ; et elle me serra la main en soupirant. Je m'éloignai désespérée, comprenant la faible res-

source que m'offrait ce caractère insouciant.

Francesco fut frappé de ma pâleur ; il se jeta à mes pieds et me supplia avec des larmes de lui dire ce que j'avais.

— On veut me marier.

— Ah ! fit-il, avec qui ?

— Avec le prince Palli.

— Vous ne l'aimez pas ?

— Francesco ! m'écriai-je en éclatant en sanglots.

— Pardon, pardon, ma vie... oui, je sais que tu es bonne comme les anges, mon trésor, et si je contiens ma douleur, si je feins de douter de toi, c'est que je ne veux pas t'imposer de sacrifices impossibles à acquitter. Pourtant si tu m'aimes, nous sommes jeunes tous deux ! et la vie est longue, oh ! mon amie, le monde est bien grand ; et une fois hors d'ici, le bonheur est partout....

Il était de bonne foi dans ce moment-là, il m'eût emportée au bout de l'univers. C'était une de ces âmes exaltées, les premières dupes d'elles-mêmes, qui s'épuisent si promptement qu'elles ne peuvent avoir la fidélité des tendresses plus calmes. Je ne luttais que bien faiblement contre la perspective enchanteresse qu'il m'offrait, lorsqu'on vint me chercher de la part de ma mère.

— Rassurez-vous, lui dis-je, elle nous aidera.

— Votre mère est une bien grande dame, Maria, dit-il tristement. Je vous reverrai ce soir, n'est-ce pas ?

Il était déjà plus de minuit ; j'hésitais, il ajouta :

— Il le faut, je le veux !

Et je courus chez ma mère l'ivresse de ce « je le veux » dans le cœur. Le bonheur, pour nous, commence à l'esclavage.

— Parle vite, dit ma mère, je suis horriblement lasse.

Elle me parut en effet décomposée. J'avais le courage de l'exaltation, je lui racontai tout, moins le lieu qui servait d'asile à Francesco, moins ce qui venait de se passer ; je ne lui dis pas non plus que j'allais le voir en la quittant.

— Ton histoire est bien romanesque, ma fille... elle est venue trop tôt, ajouta-t-elle avec la bonhomie des mœurs de l'époque et du pays. Que comptes-tu faire de ton Francesco ? l'épouser ?

— Ce serait le bonheur suprême, m'écriai-je. Le fait est que je n'y avais jamais pensé.

— C'est impossible. Le mariage et l'amour sont deux choses fort différentes, et quant au premier, il n'a de chances heureuses que dans les associations de rang et de fortune. Il n'y faut pas penser.

— Mais je l'aime !

— Au bout de huit jours tu aimeras mieux le prince.

— Ne m'en parlez pas, dis-je avec énergie, vous me le feriez haïr.

— C'est comme ça ? alors il ne faut pas te marier si vite ; je dirai à ton père que tu es trop jeune. Mais tu vas me jurer de ne pas revoir ton Francesco.

— J'aime mieux retourner au couvent, dis-je toute en pleurs.

— Comme ta cousine Térésa, dit-elle avec mélancolie ; elle était seule du nom, on avait obtenu qu'il revivrait dans l'aîné de ses enfants ; elle a refusé de se marier, elle vient de quitter le monde et d'entrer au Calvaire. Il y a un singulier vent sur notre famille, cette année.

— Dieu venge les enfants, dis-je étourdiment.

— Crois-tu fermement à Dieu ? reprit ma mère en se soulevant sur son lit. Elle m'attira vers elle et me regardant à la lueur d'une lampe de nuit, elle secoua la tête et retomba sur son oreiller. — Le couvent ne te vaut rien, tu y serais malheureuse. Épouse le prince, enfant ; si ton heure d'aimer était venue, tu ne serais pas ici à cette heure, tu aurais déjà fait ta destinée.

Il me fut impossible d'en obtenir un mot de plus ; elle avait l'entêtement de cette seconde vue des personnes qui mènent une vie contemplative ; elle ne s'occupa pas autrement de ce qu'elle considérait comme un enfantillage, et me faisant signe de la quitter, elle me laissa partir avec ce doute de mon amour qu'elle m'avait donné.

Francesco avait faiblement éclairé notre salon ; je ne sais comment il s'était procuré des fleurs si rares à Venise ; il y en avait partout. Piétro lui avait apporté un charmant souper. Cette poésie improvisée me monta à la tête comme l'ivresse. Il était beau, et ses douces paroles m'affolèrent du divin cantique d'amour. J'avais, pour lui

plaire, mis des diamants et dénoué mes longs cheveux. Je ne pouvais fuir, ma volonté était brisée comme ces vases fragiles qui gisent au matin sur le parquet de la salle embaumée : ils ont gardé le parfum de la dernière liqueur. Il m'appelait sa Maria ; et je bénissais Dieu qui nous donne la jeunesse et l'amour, deux choses qui valent mieux que l'éternité.... lorsque la porte s'ouvrit bruyamment.

— Votre mère se meurt, dit mon père, qui, confiant dans l'honneur de sa fille, était d'abord allé à mon lit, et venait d'entrer par la porte de ma chambre, la seule que nous n'eussions pas fermée.

Je me levai comme une somnambule. Francesco et mon père se regardaient tous les deux. Leur haine faisait atmosphère.

— Je vous ai trouvé, il y a quinze jours, au chevet de Térésa, et elle est perdue pour nous. Je vous trouve ce soir à côté de ma fille déshonorée. C'est trop de deux fois, dit-il d'une voix terrible. En même temps il s'avança sur Francesco, le poignard levé.

— Vous avez déjà marqué la place, dit avec mépris celui-ci.

— Ce n'est pas le séducteur que j'ai frappé, reprit mon père, c'est le voleur qui, ne pouvant emmener une fille, s'en allait avec sa cassette.

Francesco fut attéré. Je commençais à comprendre : en même temps que la raison, un mépris si grand entra dans mon âme pour ce spéculateur d'amour, que si j'avais eu le malheur de lui appartenir, je me serais tuée de mon propre poignard.

— Cet homme peut vous dire, mon père, que je suis innocente. Laissez-le donc aller ; Dieu ne veut pas que vous soyez chargé de ce meurtre ; c'est moi qui l'ai sauvé.

Il murmura : — C'est vrai ! Mon père nous regarda tous les deux. L'attitude de Francesco était si humiliée, et mon dégoût si vrai, qu'il parut convaincu. Il lui montra la porte d'un geste qui l'écrasa, et, me serrant fortement la main, il me conduisit chez ma mère.

La mort était partout : dans le désordre des babioles élégantes dont elle aimait à s'entourer, dans les attributs religieux qui s'élevaient, comme le phare d'un nouveau monde, au pied de son lit. Son regard, fixé sur la porte, semblait nous at-

tendre. Je ne sais si elle devina ce qui s'était passé, mais il y eut dans son dernier serrement de main une recommandation suprême, et les dernières paroles qu'elle m'adressa furent celles-ci :

— Tu as le mal de la jeunesse. N'attends pas la fin de mon deuil pour te marier.

Elle mourut dans la nuit. Trois mois après j'épousai le prince.

— Et Francesco, le revîtes-vous ? demanda négligemment M^{me} de Lancai.

La princesse lui envoya un regard qu'eût compris une Italienne.

— J'étais ambassadrice en Allemagne lorsqu'il fut tué à Naples par le mari de sa maîtresse.

— Il devait finir ainsi.

Onze heures sonnaient, lorsqu'on vint dire à M^{me} de Lancai que le vicomte de Melcé la priait de le recevoir. Elle fit de la main signe à la princesse de l'attendre, et passa dans le salon. Elle revint au bout d'une demi-heure, elle était rayonnante.

— Mes amours sont moins poétiques, dit-elle à la princesse, mais elles ont un meilleur dénouement. J'épouse M. de Melcé, et suis heureuse que vous l'appreniez la première, car vous y avez contribué.

— Quelle moralité avez-vous donc tirée de mon histoire ?

— Que pour les femmes de notre rang, qui n'ont rien à acquérir, le romanesque est une folie dont nous sommes dupes.

— Je vous attends dans un an, dit la princesse, se vengeant par un mot de femme expérimentée, qui aperçoit les steppes incolores d'un mariage de convenance, de l'espèce de condamnation de sa jeune amie.

M^{me} AURÉLIE DE SOUBIRAN.

THÉÂTRES.

GYMNASE. — *Clarisse Harlowe.*

Un pareil succès nous semblait impossible.... Il n'y a pas d'actrice au monde capable de faire vivre cet idéal de pureté, de grâce, de dignité, d'amour, qui s'appelle Clarisse Harlowe ! Plus d'une l'a essayé, plus d'une l'essaiera encore ; celle-ci aura son sourire mélancolique, son œil baigné de larmes, sa douleur et son désespoir ; celle-là

aura sa lèvre fière et dédaigneuse, son cœur héroïque, son courage et sa fermeté; toutes auront quelque chose de Clarisse, mais Clarisse elle-même ne sera nulle part, nous disions-nous; elle restera au fond de notre cœur, type immatériel, symbole, adoration, rêve que nulle forme ne peut revêtir! Eh bien! nous nous trompions: nous venons de voir, d'entendre Clarisse Harlowe. C'est bien elle! je la reconnais; voilà sa démarche, son port, ses gestes, sa voix touchante et courageuse: l'innocence de Juliette et le courage de Judith.

Voyez d'ici comme le public a dû être heureux en retrouvant Clarisse sous les traits de M^{lle} Rose Chéri; car Clarisse est plus populaire que jamais; tout le monde l'aime, tout le monde sait son histoire, tout le monde a pleuré sur ses malheurs.

Ce n'est point la Clarisse de Richardson que MM. Dumanoir, Guillard et Clairville ont mise à la scène: cette Clarisse a fait son temps; c'est celle que M. Jules Janin a tirée de son cœur, jeune, brillante, pleine de fraîcheur et de sensibilité, qui a inspiré les auteurs, et qui les a bien inspirés. Vraiment ç'a dû être un bonheur bien grand pour M. Jules Janin quand il a vu palpiter, vivre, aimer, souffrir l'héroïne de son esprit et de son âme. Car M^{lle} Chéri n'a lu que le roman de M. Jules Janin.

Est-il nécessaire de vous parler de l'habileté avec laquelle MM. Dumanoir, Clairville et Guillard ont arrangé en drame cette histoire pathétique et charmante? Faut-il vous parler de la distinction, de la chaleur, de l'esprit de Bressant, de la verve de Tisserant dans le rôle du faux Tomlinson? Comment en avoir la force quand on vient d'assister à l'agonie de Clarisse Harlowe, à cette mort de sainte qui a attendri tous les spectateurs, même les critiques, tant M^{lle} Rose Chéri les a fait monter haut dans les sphères de l'illusion dramatique?

Nous voudrions trouver une formule nou-

velle pour caractériser ce succès littéraire, ce succès de larmes, ce succès d'acteurs, ce succès d'intérêt; mais le temps nous manque pour inventer un mot qui résume tous ces succès, comme la pièce les renferme tous.

On écrit de Voonsuck (Etats-Unis), le 16 juin:

« Le célèbre Van Amburgh a péri, lundi dernier, d'une manière épouvantable. Cet infortuné s'était arrêté avec sa ménagerie dans une prairie située près du village de Scituate, et là il offrait aux yeux d'une nombreuse assistance la représentation de ses jeux avec les animaux qu'il a domptés.

« Une demoiselle ayant demandé à Van Amburgh s'il oserait entrer dans la cage des tigres au moment où ils prendraient leur nourriture, celui-ci assura qu'il ne voyait aucun danger à le faire, et ordonna sur-le-champ qu'on jetât à ces animaux un énorme morceau de bœuf.

« Après s'être longtemps disputé cette proie, les tigres furent obligés de la laisser à une tigresse de la plus belle espèce, qui l'emporta dans un coin de la cage pour la dévorer. A trois reprises différentes, Van Amburgh essaya vainement de lui arracher le morceau de bœuf. La tigresse, furieuse, rugissait et se battait les flancs avec la queue.

« L'assistance commençait à s'alarmer; mais Van Amburgh assura qu'il n'y avait rien à craindre, et continua sa lutte avec la tigresse. Au même moment cet animal, de plus en plus furieux, se sentant frappé, s'élança sur l'audacieux Van Amburgh, qu'il terrassa, et qui tomba baigné dans son sang.

« Une minute après, l'enceinte était déserte, l'assistance avait fui, laissant Van Amburgh mort et la tigresse acharnée sur son cadavre, qu'elle labourait de ses griffes. »

A ce Numéro est jointe la planche 2203.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois: Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.